

Lustupin surprit le regard et le mouvement, il sourit :
— Ah! ah! — fit-il avec un accent d'approbation et de contentement.
Et s'approchant de Cocqueville :
— Et vous, monsieur, — dit-il, — êtes-vous remis ?
Le jeune homme s'était levé lentement et il se tâtait les membres avec une grande précaution. — Quand il eut achevé, il parut satisfait de l'examen.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annances : Première insertion, 10 centins par ligne : chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 17 Janvier 1885.

CORRESPONDANCE D'ALBANY

Entrevue du Président Cleveland et de M. Ladebauche.

Albany, N. Y. 11 Janvier.

Mon cher Canard,

Je t'écris ces quelques mots pour te donner des nouvelles des Etats-Unis. En apprenant que les marcheurs en raquette de Montréal se rendaient à Albany pour être présentés au président Cleveland j'ai bôité de suite et j'ai pris le train au dépôt Bonaventure. Les gazettes ont parlé longuement de l'excursion et de la manière dont les Montréalais avaient été reçus par le Président. Aujourd'hui je veux donner à tes lecteurs l'entrevue que j'ai eue avec Cleveland, après le départ des Canadiens.

Moi, je n'aime pas à être confondu avec le reste des paroissiens et quand il y a un gros personnage à voir, je réusais à toujours à lui parler entre quatre yeux.

Je suis entré dans le capitol environ cinq minutes après la sortie de mes compatriotes.

En entrant dans le passage la première personne que j'ai rencontrée était une espèce de nègre habillé quasiment comme un policeman. Quand il m'a aperçu il a foncé sur moi et m'a dit en anglais :

— What do you want ?

Je lui demandai s'il parlait français, et il me répondit :

— Speak english.

Je réusais à faire comprendre au nègre que je voulais voir M. Cleveland pour une affaire pressante.

Doux minutes plus tard j'étais introduit dans le bureau privé du président des Etats-Unis qui m'invita à me mettre à l'aise et à causer sans cérémonie. Comme Cleveland n'a jamais appris un traitre mot de français, on a été obligé de parler l'anglais.

Cleveland. — How are you, boss ?

Ladebauche. — Very well, how do you carry yourself ? Comment vous portez-vous ?

Cleveland. — All correct. Tell me something about your country. I have just seen some very fine boys from Montreal.

Ladebauche. — You have made them a good fashion. Vous leur avez fait une bonne façon. Those Canadians are the bloods of Montréal. They have not cold to the eyes. Ils n'ont pas froid aux yeux. I guarantee you.

Cleveland. — What about Canadian politics ?

Ladebauche. — We are threading a bad cotton. The blues are still to the power at Ottawa and Quebec. Sir John in 1878 he gave us protection. He promised us more butter than bread. We thought the larks would fall in our mouth all roasted. With protection all manufactures were to give big wages : Canadian no more go to States to make bricks, pile planks at Whitehall and work in manufactures of cotton for \$1 by day. Now, you see what it is. Canadian workman eats mad cow, you understand, de la vache enragée and all the world pulls the devil by the tail.

In province of Quebec our affairs are not color of rose. Got plenty money from France there is four years. Now whea come to pay, devire ! you can search yourself, tu peux te fouiller. We sold our runroad of North shore and all the money is melted like the butter in the frying pan. You know where all that money he go to ?

Chapleau Sénécal and Dansereau and all their friends have made the life, ils ont fait la vie, and now our province sold all the grounds of the crown, its chantiers, and is obliged of asking more tick. The province is poor like some salt, yes, pauvre comme du sel.

Seneal and Dansereau no more rich because the silver of the devil turns in bran. Poor Canadians not know where to give their head.

Cleveland. — But, my dear sir, what is your govern ment going to do now ?

Ladebauche. — Going to do ! Nous sommes flambés comme la poule à Simon. We are blased like Simon's hen. Mr. Mercier says emancipation will make us some good. What is your fashion of thinking on that ?

Cleveland. — I think that emancipation would be not good for you. Before you get emancipated you must learn to govern yourselves.

Ladebauche. — We cannot govern ourselves, because our bosses they no pull well together and us we no pull at all. I think French Canadians are not fools of annexion, yes, ils ne sont pas fous de l'annexion. Because if they are annexed, bonjour our tongue, our institutions our laws and our religion. French Canadian he not much likes schools, when he knows his big letters, he thinks he knows enough to be big business man. He no accord himself with yankee because he not loved, run-roads. Bullgine makes too much noise, makes cows lose their milk. Too much runroads in states for the Canadian. I compliment you on your capitol in Albany. It is very beautiful, it must cost many money, like our Parliament in Ottawa.

Cleveland. — I should smile. Our Capitol here has already cost \$30,000,000 and we intend spending \$10,000,000 more on it.

Ladebauche. — Oh ! I see the front is not terminated still yet. I give you one counsil, take care to the explosion of dynamite. We had one in Quebec in our capitol which is not all finished. It is very dangerous to live in houses like that not finishe !, because some bad people can make the house jump by powder or dynamite for to have good job repairing. They say it is the Fenians or the Irish men, but I am not so beast for to believe that. I am not so stocking, je ne suis pas si abusé. I know when there is an eel under the rock. Au revoir Mister Cleveland.

Je saluai le president et je retournai à mon hôtel enchanté de ma réception au capitol.

L'Armée du Salut

Montréal est en état de siège depuis un mois.

Tous les soirs les bombes de l'Armée du Salut éclatent sur les passants de la rue St-Jacques.

Leurs batteries sont placées dans le Weber Hall et grondent terriblement le dimanche.

Lorsque la police de Montréal s'opposa à leurs opérations sur la place Victoria, le capitaine Lewis se défendit en disant :

— Notre but est de convertir les déshérités de la fortune qui sont tombés au dernier degré de l'échelle sociale et qui ne fréquentent aucune église. Pour cette raison nous faisons des processions dans les rues et nous attirons la foule en chantant et en jouant du tambour de Basque. Lorsque nous avons causé un grand rassemblement, nous invitons tous les parias de Montréal à se rendre dans notre salle pour entendre prêcher l'Évangile.

Le capitaine Lewis veut convertir les *sunfishes*, les *lofers*, les *bummers*, en un mot la lie de notre population.

Lorsque la crapule est réunie dans le Weber Hall, il est tout naturel qu'elle fasse des siennes.

Les voyous font du tapage et le capitaine se plaint à la police.

Aujourd'hui le chef de l'Armée du Salut ne veut laisser pénétrer dans sa salle que les citoyens respectables.

Doit-il se plaindre du tapage après avoir réuni l'élément le plus turbulent de notre société devant les portes du Weber Hall.

C'est une incoéquence très grave de la part du capitaine Lewis.

Il devrait savoir qu'il révolte ce qu'il a semé.

Il faut donner au diable son dû. S'il y a du désordre sur la rue St Jacques, ce n'est la faute de la police.

Il n'y a pas les officiers de l'armée du salut à blâmer !

Les usent de la liberté que leur a donnée le jugement de la Cour de recorder.

Les tribunaux comiques

LE PARAPLUIE DE M. PITARD.

S'il est un homme qui réunisse les conditions apparentes de la félicité sur terre, c'est bien Pitard, Marié, il n'a pas de belle mère ; de plus, il jouit d'une santé florissante ; enfin, il exerce le seul métier peut être que n'ait pas atteint la crise et dont la prospérité, depuis quinze jours surtout, ne connaît pas de limites : il est marchand de parapluies.

En y réfléchissant même, on se demande comment un marchand de parapluies, qui doit avoir au moins quatorze heures par jour d'occupation acharnée, peut encore trouver le temps de se faire du mauvais sang à propos de sa femme. C'est cependant le cas de Pitard, ce qui prouve qu'il n'y a pas de bonheur parfait dans ce monde, même pour les marchands de riflards, quand ils ne savent pas, suivant une parole célèbre, " opposer le parapluie de l'indifférence aux insultes de l'adversité."

En maintenant, quels sont les griefs de Pitard contre sa femme ? La question est délicate, Le tribunal a fait tout son possible pour l'éclaircir.

LE PRÉSIDENT, à Mme Pitard. — Vous vous plaignez d'avoir été battue à plusieurs reprises par votre mari. Les médecins ont, en effet, constaté des traces d'ecchymoses sur diverses parties de votre corps.

MADAME PITARD, petite brune accorte, nez retro-ssé. — Sur toutes les parties, monsieur le président. M Pitard se conduit avec moi comme le dernier des derniers, et cela depuis neuf ans et deux mois.

LE PRÉSIDENT. — Depuis, neuf ans et deux mois, dites-vous ? Pourquoi indiquez-vous avec cette précision la date à partir de laquelle vous avez subi les mauvais traitements de votre mari ?

MADAME PITARD, avec solennité. — C'était en septembre 1875 !

PITARD, ricanant. — La Bourgogne était heureuse !...

MADAME PITARD. — Je ne sais pas si la Bourgogne était heureuse, mais moi j'étais heureuse d'être en Bourgogne. On faisait les vengances, chez des parents à moi, côté de Tonnere, et ça m'amusa de courir derrière les tonnes avec mon cousin, Auguste Desrieux, qui m'apprenait comme on fait le vin.

PITARD. — Comment on fait le vin ?

Si ça ne fait pas pitié ! (Se tournant vers le tribunal.) Monsieur le président savez vous comment on apprend à faire le vin quand on est le cousin de ma femme ? On attend qu'il fasse presque nuit, on prend alors ma femme par la taille, on l'embrasse trois ou quatre fois

La mort du serpent de mer

Depuis trop longtemps on n'avait pas entendu parler du fameux serpent de mer. L'opinion s'en est émue, le serpent de mer menaçait-il de disparaître ? aussi bien il était grand temps de réparer cette lacune invraisemblable et c'est le *Courrier des Etats-Unis* qui s'est chargé de ce soin. Le monstre a fait son apparition sur les côtes du Pacifique et qui plus est s'est fait pincer comme un vulgaire voleur à la tire. Désormais il a perdu tout prestige, il n'a plus raison d'être.

Comment ! voilà un animal qui passionne depuis des siècles la curiosité, il se laisse entrevoir dans l'Atlantique, aux côtes du Japon, dans le Pacifique, dans la Mer des Indes il passe l'isthme de Suez se rend au détroit de Gibraltar, mais tous ces voyages sont faits avec la discrétion d'un diplomate qui veut garder l'incognito. L'un lui a vu la queue, un autre le ventre, un troisième le bout du museau, la plupart n'ont rien pu voir du tout, mais sa longueur est connue de tous elle varie de trois cents à six cents pieds selon que les observateurs sont méridionaux ou des gens du nord. Voilà donc un animal qui est d'une adresse prodigieuse, d'un bon sens phénoménal, qui comprend admirablement que pour garder intacte sa réputation il ne faut pas se prodiguer et ne laisser voir aux simples mortels que juste ce que l'on désire être vu, de même agit une jolie femme qui se rend au bal ou paraît sur la scène ; voilà un animal qui pousse la complaisance jusqu'à venir faire une petite excursion à Longueuil où selon son habitude il n'a laissé admirer que certaines parties insignifiantes de son individu ! voilà un animal qui faisait le bonheur des journalistes et qui à lui seul suffisait à assurer dix colonnes de faits divers, et tout cela ! toute cette diplomatie ! toute cette expérience pour se faire capturer naïvement par la rédaction du *Courrier des Etats-Unis*.

Certes, voilà un de ces coups imprévus qui sont un signe des temps ! Il était écrit qu'il n'y aurait rien de caché pour le 19ème siècle, les 50-millions de lecteurs de tous les sexes et de toutes les nationalités qui se repaissaient chaque trimestre de l'année sur une nouvelle description du fameux serpent, ne trouveront plus maintenant qu'un mince intérêt à l'affaire. Il faudra trouver autre chose, car du jour où le serpent de mer a prouvé qu'il existait il était mort pour le public.

Pauvre serpent de mer qu'avait-il donc fait au *Courrier des Etats Unis* pour s'attirer une plaisanterie aussi lugubre ? — Le plus malheureux dans ce décès imprévu c'est que sa visite était attendue prochainement dans nos parages. Un rédacteur de l'*Étendard* qui voit les choses de loin, même le serpent de mer, a bien voulu me communiquer en effet ce qui devait paraître dans son journal aux premiers beaux jours de mai.

LE SERPENT DE MER À LONGUEUIL.

Hier matin un épicier de Longueuil qui prenait le frais sur le bord de l'eau a aperçu tout à coup un gros bouillonnement à la surface de l'eau, vivement ému il mit ses lunettes pour se rendre compte de ce qui se passait et à sa grande terreur il vit une espèce de long corps sinu- eux qui se déroulait sur un espace de près de quatre cents verges, à moitié suffoqué par la peur il eut à peine la force d'appeler au secours. — Ses cris toutefois furent entendus, de plusieurs citoyens qui étant accourus purent voir aussi une sorte d'énorme serpent à la peau écailleuse qui déroulait lentement ses anneaux en se dirigeant vers l'île St-Hélène. Ce spectacle leur causa une si terrible impression qu'ils se sauvèrent dans toutes les directions. Quand un peu calmés, ils revinrent, le monstre avait disparu. Il est certain que ces personnes se sont trouvées en présence du serpent de mer si étonnant entrevu et décrit par les plus célèbres navigateurs. Depuis cette nouvelle une foule de pêcheurs à la ligne se tiennent en observation sur les rives. Le meilleur dépuratif pour les gens bilieux, atteints d'humeur, de bou- tons et autres infirmités est sans contredit les *Burdock Blood bitter*.

Mon ami le rédacteur en est pour ses frais : il a jeté au panier sa préparation démodée, et gémit comme beau coup d'autres sur la perte cruelle que vient de faire le journalisme en général et les reporters en particulier.

— Cela va mieux ! — dit-il.
— Alors, puisque vous êtes guéri, vous allez prendre un bras de votre ami, je prendrai l'autre, et à nous deux nous pourrions le ramener chez lui.

— Oui ! — dit Cocqueville, — qui, encore sous l'impression de l'événement, paraissait ne pas avoir l'ouïe bien claire, ni la faculté de répondre bien nette.

Lustupin était revenu vers de Mail- lé :

— Pouvez-vous marcher ? — deman- da-t-il.

— Je l'espère ! — répondit le vicomte. Et il fit un effort pour se lever il y parvint et il se tint debout en s'appu- yant sur le dossier de la chaise.

Catherine, très-émue, s'était avan- cée vers lui.

— Mademoiselle, — dit de Maillé en s'inclinant aussi respectueusement que le lui permettait sa blessure, — made- moiselle, je vous supplie d'agréer l'expression de ma reconnaissance.

— Monsieur, — balbutia Catherine en rendant le salut.

— Allons, — dit le sire de Lustupin en passant brusquement devant eux. Ce mouvement isola les deux jeunes gens, on les rapprocha.

— Catherine ! — dit à voix basse de Maillé — je bénis cette blessure qui m'a rapproché de vous... Catherine ! je vous aime... et je l'ai compris... là... tout à l'heure... vous m'aimez !

— Aymeric ! — murmura Catherine. Elle se détourna en posant la main gauche sur son cœur.

— A vos ordres, monsieur, — dit Lustupin.

M. de Maillé s'appuya sur le bras robuste du sire de Lustupin et sur le bras tremblotant de Cocqueville, qui, bien évidemment, n'avait pas encore repris, — ce que l'on nomme, — son équilibre.

Tout trois saluèrent, puis ils quit- tèrent la salle. Barba et Jean les accompagnèrent.

Ils traversèrent une autre pièce et ils gagnèrent le vestibule.

— Vous sentez-vous assez fort pour marcher ? — demanda Barba en voyant les efforts que faisait de Maillé pour se soutenir.

— Oui ! — répondit le vicomte.

— Oh ! — dit le sire de Lustupin. — Vous ne marcherez pas longtemps, j'ai des amis là qui vont vous porter et qui se chargeront de recevoir ceux qui voudraient tenter de vous assaillir.

Jean ouvrait la porte... Mais il se recula vivement en la refermant.

— Qu'est-ce donc ? — demanda Barba.

— Des hommes... là... dans l'ombre ! — répondait le valet.

— Ce sont mes amis ! — dit Lustu- pin. — N'ait pas peur, tu peux ouvrir.

Et comme Jean hésitait, il avança la main et ouvrit lui-même la porte. Des ombres se détachaient dans l'é- paisseur des ténèbres.

— Ici, Gilles-le Toqué ! — dit Lus- tupin d'une voix rude. — Ici Thomas Pied-de-Bœuf !

Deux hommes s'avancèrent ; ils étaient couverts de haillons ensan- glantés. — Leur aspect était tellement hideux que Barba, frissonna et fit un pas en arrière.

— Avez-vous préparé quelque chose pour porter monsieur ? — demanda Lustupin.

— Voilà ! — dit Gilles-de Toqué. Il attira à lui une planche recon- verte de paille et posée sur deux énormes bâtons formant brancard. Son compagnon prit l'autre bout des deux bâtons.

— Asseyez-vous là ! — dit Lustupin au blessé.

Puis voyant que le vicomte regar- dait avec une sorte de dégoût les deux porteurs

— Ne craignez rien, — poursuivit Lustupin, — ils ont aussi bon cœur que mauvaise mine, ce qui n'est pas peu dire. D'ailleurs ce sont eux qui vous ont arraché des mains des assassins.

(A continuer.)